

LE LIVRE DE RAISON DU CARPICULTEUR

LA PÊCHE ⁽¹⁾

Par le COMTE DE NEUFBOURG

1^{er} Septembre. — Profitons du temps sec pour nettoyer nos fossés de lâche, surtout celui du Grand-Etang, qui se jette dans l'Onzon, petit torrent de plaine très mou, de mauvais tirage et souvent comblé dans la Pra par le pied des troupeaux. Comme ce travail est resuivi chaque année, il n'est pas désespérant.

Le Grand-Etang Tote a 40 hectares. C'est le dernier du chapelet : il ne se remplit guère que par les eaux déjà utilisées, sauf les années d'inondation comme celle-ci. Il est dû à une erreur de mes devanciers, qui en 1828, réunirent en un seul les étangs Tote, Biche et Miche. Il a donc 4 hectares de queues, pâturées les années sèches. Il a fallu déjoncer 25 hectares, et il y a 4 mètres d'eau à la bonde, ce qui est trop.

Nous bouchons aussi les trous des chaussées, vestiges des lourds convois passés.

20 Septembre. — Lâchons la petite bonde de Tote, plein à dégorger, fait rare à cette époque.

Une heure après, Chats, Blancs, Carpilles abâtardies, Perches-soleil, remontent le courant et viennent buter sur la grille du fossé qui les empêche de pénétrer dans l'étang par la bonde ouverte.

1^{er} Octobre. — Le fossé tire bien. L'eau a quitté les joncs des bordures. On voit émerger les bosses jadis enjoncées, semblables à des dos de Sangliers énormes couverts de soies rudes et drues. Le sol, ailleurs, a repris son niveau normal, la motte de racines ayant fini de pourrir. Bécassines, Vanneaux, Courlis, tous ensemble immobiles ou volant d'un îlot à l'autre ; Hérons aux aguets ; Sarcelles et Canards attentifs ; Morelles tapageuses, et, en pleine eau, Grèbes et Plongeurs alternatifs, mettent une vie tantôt paisible, tantôt troublée, sur l'eau.

10 Octobre. — Une verdure tendre chatoie déjà sur la terre humide, entre l'eau qui se retire et les joncs jaunissants. Les Cormorans sont arrivés : ils s'échappent des bordures avec une agilité surprenante, montent en pente douce, tournent hors de portée et piquent sur l'étang voisin.

Les Oiseaux ne se dérangent pas quand je passe à cheval sur la chaussée. Mais les approcher à pied, surtout le fusil à la main, n'est pas facile.

(1) Voir *Bulletin*, Juillet 1930, p. 14 ; — Août 1930, p. 39.

Soirs brumeux, ouatés de silence ; lumière « gorge de pigeon » ; double trait des Sarcelles lancées ; paix inquiète de la nature coite... Où est la vie intense, insouciant, qui bruissait dans les joncs au printemps ? Les Mouettes sont parties. Seul le coq rappelle la Faisane rasée dans les bauches. Il me souvient de soirs pareils, il y a 30 ans : ils m'enivraient d'une tristesse toute gonflée d'espoir, de certitude... Hélas ! l'ivresse est tombée sur la cendre tiède encore des souvenirs. Au pas, rênes longues...

Assez rêvé. Allons passer la revue du matériel. Filets, bottes, manteaux de toiles imperméable, caisses, bâches, bidons, table de triage, pelles à eau, serves et leurs grilles, dépôts enherbés, prises d'eau moussues, eau surtout, eau des étangs supérieurs qui alimenteront nos viviers. Mon maître de pêches a veillé à tout. Il a sa vie intérieure, lui aussi, bien sûr. Mais le travail n'en souffre jamais. M. le Conservateur ALLOTTE l'a fait naguères chevalier du Mérite agricole, un matin frais, sur la chaussée, en lui épinglant sa propre croix. Je n'aime pas les décorations, par principe, mais j'avais tout de même la larme à l'œil ; ils étaient bien « braves » tous les deux...

Au débotté, je suis content de trouver une cheminée flambante.

15 Octobre. — Ce matin, il faisait assez doux. Tote n'a plus que cent mètres d'eau, 10 hectares. La grand'bonde est lâchée, très doucement. Les Carpes promènent, dans le brouillard percé de rais d'or, des dos arqués majestueux. Elles travaillent encore, sur ces fonds qu'elles n'ont guère visité de l'année, car ils étaient trop profonds, mais qui ont été chaulés en Août. Nous serons prêts pour le 24.

Jadis, nous ne pêchions Tote que vers la Saint-Martin, après les premières gelées, ce qui nous retardait beaucoup.

Cette année, les chênes des bordures ont encore toutes leurs feuilles vertes : il n'y a pas eu de sécheresse anémiant, après laquelle une petite gelée blanche a raison de toute la feuillée. Mais les peupliers se dépouillent, et les monts du Forez sont déjà coiffés de neige.

Je songe à la première pêche faite en Octobre. Il avait fait très chaud, et nous n'avions pas fini à midi, qu'il fallut arrêter et lâcher de l'eau de l'étang d'Urfé, supérieur à Tote. Toute la nuit suivante, les Carpes remontèrent le courant, sautant tous les obstacles : leurs queues claquaient dans l'ombre épaisse, et leurs chutes faisaient des « ploufs » sonores. Le lendemain, nous ramassâmes 40 quintaux tout au long du fossé intérieur. Maintenant, le Poisson descend sagement dans la caisse de pêche, où on le prend au propre, en rien de temps. Nous avons tout de même fait des progrès.

21 Octobre. — D'habitude, la Carpe est vendue avant d'être pêchée. Pas cette année : l'Allemagne boude. Irons-nous aux Halles de Paris, aux étals de Saint-Etienne ? Qu'importe ? Nous avons des viviers partout à présent.

Il reste 40 mètres d'eau, et le Poisson grouille. Pourtant, l'année ne semble pas bonne.

Ce que nous avons déjà pêché, pour les fêtes juives, nous a montré 25 % de déficit sur l'an dernier. L'eau a été froide, courante, acide : le pH était de 6,4. Nous savons qu'au lieu de Carpes de 4 livres, nous ne trouverons que du 3 livres faibles. Mais quelle quantité de Chats, de Perches-soleil, de Blancs, entrés en Mai, en Septembre, par les inondations ?

23 Octobre. — Veillée d'armes. Mais rien ne cloche. Ah ! les veilles de pêches, avant la guerre ! J'avais alors un garde désespérant, qu'il m'a fallu du courage pour retraiter, car il était adoré de mes amis chasseurs. On arrivait le matin :

— « Eh bien, le Piarre, qu'y a-t-il sur l'eau ? des Oies ? »

— « Mon Sieu, pas d'zoies, mais y a vingt dieux de Canards... »

Quand il fut question de faucarder, il ricana. Au premier sac de chaux, il s'affligea profondément : j'étais sûrement bien malade.

C'est la pêche de Tote qui perdit le Piarre. La veille au soir, il m'accueillit ainsi :

— « Mon Sieu, on peut pas pêcher Tote. »

— « Pourquoi donc ? »

— « Y nous manque un porteur. »

— « Eh bien, Piarre, nous ferons sans lui. »

— « Comment qu'on fera ? »

— « Bien simple : tu resteras aux serves et je ferai la pêche à l'étang. »

Notre ami TARADE était de la fête. Il resta, lui aussi, aux serves. Le résultat fut que 140 quintaux étaient pêchés et triés entre 6 et 10 heures du matin. Le Piarre était classé parmi ses chers « nuisibles ». Nous n'en sommes plus à un porteur près.

La cabane roulante est à la bonde de Tote, à une lieue de la loge et d dépôts. Elle contient la lanterne d'écurie, la presse pour manier la bonde, la pioche, la fourche pour nettoyer les grilles, des imperméables, des couvertures, des bottes, les bâches de tombereaux, le vin qui, cette nuit, chauffera sur la braise du feu de camp, et un fusil. Le maître de pêche et un second y coucheront, veillant la vidange et la descente du Poisson.

Dans les temps héroïques, il nous arriva de sousestimer la population d'un étang, et de lâcher l'eau trop vite. On venait parfois m'éveiller à minuit : le Poisson pipait, par vent du midi. On allait taper aux vitres des pêcheurs, on attelait en hâte, on pêchait à la lanterne, sur la vase. Triste travail..., mais j'avais bien des années de moins.

24 Octobre. — C'est fait. Un peu avant le lever du soleil, caché par une petite pluie fine, j'attachais mon cheval à un saule, vers la bonde de Tote. Les quatre pêcheurs, bottés, entoilés, et les huit porteurs boivent le café. Rien de nouveau au rapport. Quelques Chats promènent leur gueule jaune dans la pêche, souvenir des nappes inépuisables de jadis ; on ne trouve ni

Perches-soleil, ni Blancs dans la caisse de pêche : les grilles nous ont bien défendus.

Nos attelages sont en position : tombereaux à larges roues, à caisse basse, large, longue, bâchée, tenant de l'eau du ruisseau. Les autres voitures, celles des métayers et des voisins, douze en tout, se rangent une à une sur la chaussée. On les équipe une à une, enlevant aussi une hausse du côté du versoir, afin que les caisses ne soient pas vidées de haut.

Nous y sommes. Un coup de bonde : les Carpes dévalent vers la caisse, curée de la veille. Les grandes épuisettes entrent en jeu, remplissent les caisses. Les Carpes sont, contre toute prévision, aussi grosses que l'an dernier, et très régulières : du 25 aux 100 livres ; les Tanches, 180 environ. Les couples de porteurs font en silence une caisse de Carpes, une de Tanches de 200 à 350 grammes, une de Brochets de 2 étés avec leur pose. Cette dernière caisse tient de l'eau et se vide souvent dans une serve installée auprès, alimentée par l'étang d'Urfé faiblement lâché. En cas d'accident, cette serve est notre position de repli et d'attente.

Les trois premiers tombereaux reçoivent chacun 8 quintaux de Carpes environ, le quatrième, les Tanches, avec leurs auves. La pêche est grosse, il faut « charger » les voitures et se hâter.

— « Halte ! Les quatre voitures de tête, partez ! Amenez les quatre suivantes ! »

Un petit canon de vin chaud, et l'on recommence.

Je pique un galop aux serves de dégorgeement. Les trois premières sont affectées aux Carpes, la quatrième aux Tanches, la cinquième aux Brochets.

Les tombereaux, acculés dans l'eau, doucement, sur des rondins, sont détrappés et lâchent leurs hôtes près de l'arrivée d'eau. Le garde des serves, armé d'un râteau à foin en bois, écume l'eau, ramène les paresseuses vers le courant qui ragailardit. On replace les bâches, on les garnit d'eau propre, et les voituriers retournent à la bonde prendre la file.

A 9 heures, nous manquons de voitures. Désastre. Le vent du midi se lève. Les Carpes qui sont encore dans l'étang ont troublé l'eau et se couchent sur le flanc. Nous les ramassons à la hâte, souvent à la main sur la vase, et nous les installons dans la serve de secours, face au courant. Elles ont l'œil fixe, les ouïes colmatées de boue. Enfin, lavées, elles louchent de nouveau, regardent le bout de leur nez, signe de santé reconquise.

Mais le premier voiturier de retour apporte de mauvaises nouvelles des serves : « Ça crève là-bas ! » Je sens passer le souffle de la défaite. Mon second va charger en augmentant l'eau dans les bâches, et, derechef, je galope vers les serves où des flancs découragés surnagent. L'homme de garde est à peu près dans le même état, épuisé, défaitiste :

— « C'est le vent du midi ; et puis, elles sont trop grasses, ces bêtes-là. C'est pas permis d'avoir tant de viande. C'est âfreux que c'est pis qu'âfreux... »

Trois ou quatre camarades syndiqués sont arrivés, pour voir. Je ne tolère pas de visiteurs profanes à la bonde : cela gêne le travail précis et réglé. Mais aux serves, aujourd'hui, ils tombent bien. Voilà de la bonne main-d'œuvre ! Donnons un fort courant d'eau, et mettons les malades dans le fossé torrentueux. Ne les laissons pas fermer la bouche et coucher le corps. Si le courant les emporte, ramenons-les à pleins filets. Elles sont en bonnes mains : je retourne à la bonde, rassuré.

La pêche tire à sa fin : il ne vient plus que des Tanches et quelques Chats, ceux-là bien vifs !

Un dernier coup de bonde et l'on épuise la caisse à la benne. Tout est fini. Les Brochets sont chargés. Trois tombereaux vides emmènent le matériel.

Mon maître de pêches a le droit de somnoler, ballotté sur la planche du chariot. Je vais, rênes longues, à côté. Nous causons.

— « Combien as-tu compté de caisses de Carpes et de Tanches ? »

— « Pas brillant : dans les 14.000 livres de Carpes et 1.000 de Tanches. Tout de même plus que je ne pensais. »

— « Jamais satisfait ! Nous verrons à la pesée. »

— « Guère plus... Mais c'est joli, large, court, bossu, propre. »

Tout marche bien aux serves, mais nous avons eu peur ! Allons déjeuner, pendant que la ménagère nourrit vingt-six hommes de bonne gueule. A midi, triage et pesée.

Pas un homme éméché. Jadis, il y avait des pertes à l'effectif dès midi, et bien souvent l'on ne triait que le lendemain, juste avant de livrer au marchand grognon. Aujourd'hui, la table de triage, qui a remplacé la vieille torche de bauche, n'est pas nécessaire pour les Carpes. Il n'y a qu'à peser, compter les têtes et mettre aux viviers.

Un grand dépôt reçoit les Carpes : un autre, moyen, les Tanches ; un petit, les auves ; le mieux oxygéné, les lancerons. Les Brochets filent en camionnette dans les bassins bétonnés de la maison, d'où ils iront, par 200 livres, à Saint-Etienne, selon la demande.

Le soleil ne touche pas encore les montagnes du soir que tout est en ordre, filets, bottes, bâches lavées.

Il y a quelques gros Chats, de petites Tanches, six Carpes blessées ou malades, trois Brochets et deux douzaines de Lancerons morts pour la friture des hommes, outre la Carpe vive de chacun d'eux.

Récapitulons. Je fais mes additions, les moyennes.

— « Carpes : 17.887 livres en 4.479 têtes ; elles ont la courtoisie de faire juste 4 livres de moyenne. »

— « Il a fallu qu'on charge trop les voitures. Ce n'est pas à refaire : on a risqué de la casse. Faudra 2 voitures de plus, l'an prochain. »

— « Tu as raison. Il ne manque pas 20 têtes. »

— « Ça nous a trompé du bon côté. Dommage que KRAATZ et RADECKE ne voient pas ce Poisson-là : ils ne bouderaient pas tant. »

— « Voire ! Tanches : 640 livres, moins de deux à la livre ; Brochets : 195 têtes (il en manque 5) en 362 livres ; Lancerons : 70 livres, 10 à la livre. »

— « Fichu étang pour les Tanches ! Avec 20 livres d'auves de Tanches et autant de Chats, Tote a porté 19.000 livres ; mais on aura bien du déchet sur les auves et les lancerons. »

— « Mettons 10 % sur cet article et 4 % sur les Carpes de perte de poids d'ici Noël... Ce n'est pas le record, évidemment, mais c'en est bien près. »

Mon maître de pêches n'estime convenable qu'un record battu. Au fond, il a raison : il a le sens du progrès.

— « Bonsoir, les hommes. »

Demain, on lâchera une heure d'eau dans Tote, dont on goupillera la pêche et le fossé intérieur. Laissons le soleil, le vent, le gel, travailler la terre. Nous fermerons la bonde dans 15 jours, mettrons les scories et lâcherons Urfé dans Tote.

Je m'en vais au petit trot, sous la pluie qui recommence, et je songe que tout faisait prévoir une pêche médiocre, alors qu'elle est bonne. Les surprises, bonnes ou mauvaises, sont fréquentes : nous ne connaissons pas encore toutes les données du problème ; il reste des impondérables. C'est le côté passionnant de l'étang.

Et puis, ce n'est pas tout de récolter, il faut vendre. Je revois les livraisons de jadis, le soir ou le lendemain de la pêche. Je revois le marchand, son œil soupçonneux, méprisant des harengs dont les « beaux », très vieux, frisaient la livre. Il y en avait 60 quintaux.

— « Quand je pense que j'ai payé ça 7 sous la livre ! Si je l'avais vu... »

— « Vous l'avez vu l'an dernier : il n'a pas changé, le Poisson. Et puis, vous l'avez acheté, pas payé. »

— « Il me faut le temps de vendre... Eh ! là ! Vous pesez trop raide ! J'aurais dû tenir bon pour le 5 %. »

— « Vous voulez dire le 2 %. »

— « On devrait donner le 5. Malheur de misère !... Encore une, voyons. Et encore une ! Ça ne va pas. »

— « Si ça ne va pas, fichez le camp ! »

Un beau jour, j'ai eu de la Carpe convenable. Le marchand, par habitude, a continué son antienne. Alors j'ai remis le Poisson dans... un dépôt, grande nouveauté. Et puis, il a fallu le vendre tout de même : monter un wagon, convoier, faire des écoles...

L'année 1930 est mauvaise, soit. Mais j'ai connu des jours pires.
